

Brèves littéraires

Brèves

Chevalier errant

Robert Beaudoin

Volume 8, Number 3-4, Spring–Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6076ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudoin, R. (1993). Chevalier errant. *Brèves littéraires*, 8(3-4), 54–57.

ROBERT BEAUDOIN

Chevalier errant

Les gens qui m'habitent m'agressent et s'empres-
sent de me voir mourir. La montée vertigineuse vers le bas
s'amorce, c'est la descente vers les plus hautes fièvres
qui m'appelle. J'irai rejoindre ma maîtresse ce soir :
l'itinérance.

Chaque jour, j'enfile par voie orale une camisole chi-
mique afin de ligoter ma folie. Mon psychiatre me le
recommande fortement. J'avoue que ma relation théra-
peutique avec ce dernier est pauvre. Tout ce qui
m'intéresse, c'est le remède en bouteille. Je suis le ré-
sultat de mon passé et je ne peux rien y changer.
Couronné Roi de la Carence dès ma naissance, je m'ap-
plique à devenir un éternel perdant. Adolescent, les
fugues me libèrent des problèmes familiaux et la rue
m'offre les drogues et la prostitution comme forme
d'expression de ma souffrance. Aujourd'hui, je suis un
révolté qui ne parvient pas à exprimer sa révolte. Je
pressens la crise. Je n'attends plus que le signal du
départ. Dans la course des mal aimés, je serai imman-
quablement le dernier.

Derrière son comptoir le trafiquant légal de drogues me tend des rations de raison en flacon. «J'ai la poisse d'angoisse», lui dis-je et j'enchaîne avec ma ritournelle d'horribles histoires d'abandon. Il connaît ma rengaine mensuelle. Le théâtral que je suis n'émeut que moi. De sa façon la plus aseptisée, il me dit en souriant : «Bonne année !» Je sors du dépanneur à pilules, on me chuchote alors d'en finir maintenant.

La chambrette puante où je survis s'écarte de mon chemin. À la piquerie, je m'endette pour une fiole de vitriol que je m'injecte en compagnie d'autres loques humaines. «Tu es de retour !» me disent-ils. Rien à leur dire, car ma ligne est déjà occupée.

Engourdi du mélange d'anesthésiques, je commence une longue marche à visionner dans ma tête, des délires sanguinaires. La vengeance de la victime prend forme dans l'agression hallucinatoire. Sous mon manteau vert-de-gris, je cache un fidèle ami, le poignard.

Depuis plusieurs nuits, le ventre d'une taverne m'offre son hospitalité utérine. Recroquevillé parmi les liquides amniotiques embouteillés, je me saoule d'espoir à 40 % et je désespère de ma renaissance. L'estime de moi se putréfie, alors je pue autant que je suis laid et je maigris à transpirer ma pourriture. Le tenancier découvre mon cocon de caisses de bière. Ma présence parasitaire est intolérable. Il m'expulse violemment à la ruelle. (Un banc de neige m'accueille froidement). Plus loin, je m'accroupis près d'un réverbère et on me chuchote encore d'en finir maintenant. En fixant l'ombre à mes pieds, je comprends que

l'étrange silhouette n'est pas la mienne. Je m'inquiète. Je frotte le sol gelé avec mes pieds pour tenter d'effacer la tache qui me retient à la planète. C'est la symbiose. Je m'acharne *délicatement*, car mes godasses expirent à l'instant. Je tremble de peur bien plus que de froid. Ma folie en déduit alors que je suis victime d'un procédé mystérieux et machiné à mon insu. Voici la photo de mon âme projetée sur le macadam glacé. La masse ténébreuse aux contours globuleux dénonce la façon dont je m'adresse à la vie. Et je lui crie : « Cette salope, n'a-t-elle pas aussi ses torts ? » À pieds joints, j'enfonce en moi afin de rejoindre les raisons de ma fuite. Je vomis le monstre de violence enfermé dans ma cage. Dans ma gorge, il s'agrippe pour m'étouffer, et la toux qu'il provoque devient son chant de mort. Je me tranche le cou avec mon fidèle ami puis, dans le sang déjà figé de froid, je m'anéantis au pied de l'épigraphie lumineuse. Après un court séjour à l'hôpital, mon frère ne m'héberge que trois jours pour ensuite me foutre à la porte de chez lui en gueulant : « Tu es une merde ambulante. » Je le sais. Je reviens donc dans mon quartier de misère afin de reprendre la quête ignoble du Chevalier errant : l'oubli. Avec ma folie en guise d'armure, je ne craindrai plus les morsures du monde. Je terrasserai les réminiscences remplies de blessures. Hélas, ma mission d'auto-amnésie sera écourtée, car une sorcière a prédit ma mort prochaine. Selon elle, mon sang abrite la peste du vingtième siècle. Exorcisez-moi, sinon Belzébuth mettra fin à ma vie. À l'aide ! Le croisé sidatique se meurt.

T'héberger plus longtemps remettait en question les raisons de ta folie. Tu étais un malade mental et tu devais le rester. Grâce à toi, nos parents évitaient de régler leurs propres problèmes. Ta nature plus agressive a fait de toi la cause parfaite des disputes familiales, des abus physiques de notre père et des tentatives de suicide de notre mère. Le véritable fou est celui qui pousse l'autre à le devenir. Nous t'avons forcé à jouer ce rôle et tu l'as fait jusqu'à la fin. Quelques mois après ta mort, ils se sont séparés, toutefois, ils refusent encore d'assumer leur responsabilité dans ce merdier familial. À notre tour, nous nous mettrons en quête d'une chose : le deuil.